

la pluralité des approches n'a pu cependant occulter, et c'est bien normal, la place prépondérante que l'art performance occupe dans cette relation « art-action ». Anne-Catherine Berry en fait d'ailleurs une définition très efficace dans son texte « Femmes artistes et attitudes performatives dans la Caraïbe » : « Cette pratique détient une forme tout à fait singulière en ce sens qu'elle s'apparente à une mise en scène et une théâtralisation du corps. [...] Ainsi, l'art performance se distingue des autres pratiques plastiques par l'action qui la fédère » (p. 163), écrit-elle. On comprend alors comment les enjeux de l'art comme action se tissent autour des arts visuels dans leur globalité et se cristallise inévitablement dans la pratique performative.

L'art comme action répond donc à un questionnement central dans le domaine des arts plastiques contemporains : « peut-on envisager une création qui ne soit pas le résultat d'une action ? ».

Pauline Bonnet

Martine Potoczny,

Ateliers d'artistes en Caraïbe.

Martinique, Cuba,

Pointe-à-Pitre, Presses Universitaires des Antilles, coll. « Arts et esthétique », 2022, 295 pages.

Le titre *Ateliers d'artistes en Caraïbe. Martinique, Cuba* invite certes au voyage, mais ne nous méprenons pas, il ne s'agit point d'un nouveau guide touristique... ou alors oui, partons pour un voyage... mais, celui-là aux confins de divers imaginaires.

Martine Potoczny nous propose de la suivre, dans ses visites d'ateliers, en Martinique et à Cuba, à quelques années de distance (2015-2021), afin de cerner ce que peut être un atelier dans toute sa complexité, ce lieu hétérotopique par excellence défini à la fois de façon globale et par chacun de ces artistes qui l'habite, le peaufine et l'anime au premier sens du terme.

En outre, ces ateliers se situent dans des espaces géographiques insulaires chargés d'une histoire douloureuse, pesante et complexe dont les traces sont encore palpables. Quelles en sont les incidences aujourd'hui ? Les artistes rencontrés y font-ils référence ? Ce rapport particulier au lieu irrigue toute cette réflexion questionnant la rencontre, l'appropriation, la mémoire, l'héritage, entre autres ; comment l'art se construit-il en ces lieux ?

Ces deux îles ont évolué dans un cadre où les processus historiques, sociaux,

politiques (esclavage, abolition, colonisation, post-colonisation, mouvements migratoires, métissages, relations entre périphérie et métropoles, etc.) ont été parfois proches, même si l'image de Cuba a été souvent réduite à celle de la révolution de 1959 et aux vagues migratoires dramatiques qui ont ponctué son histoire récente (1980 et 1990).

Par ailleurs, ces deux îles malgré leurs superficies très différentes, Cuba étant cent fois plus grande que la Martinique, sont unies dans les imaginaires par le bleu, le bleu d'une mer unificatrice gardienne d'une histoire commune, celle de « la traversée », mais pas que... bleu dans sa dimension spirituelle, lié au magico-religieux présent à Cuba (en particulier à *Yemaya*, mythe fondateur de la « mère de la vie et maîtresse des océans ») que l'on retrouve chez certains artistes. Quelles incidences ces deux îles soumises aux mêmes aléas climatiques et sismiques ont-elles dans la création de ces univers parallèles ? La mer élément et lieu paradoxal, qui enferme, qui ouvre, qui sauve, qui engloutit rendant si présente et si forte la réalité de l'exil chez les artistes de Cuba (exil extérieur comme exil intérieur).

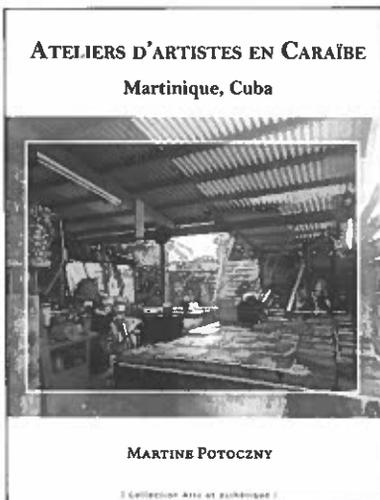
Être entouré d'eau, isolé au sens propre, déconnecté ; la mer est encore un moyen de communication, d'échanges, de rencontres, de fusions, peut-on alors en mesurer les répercussions dans le creuset, voire l'athanor de l'atelier ?

Martine Potoczny retrace pour chacune de ces îles les contextes historiques, politiques, culturels qui permettent d'entrer dans l'univers de chacun de ces artistes avec à la clé deux questions récurrentes sur leur pratique de l'atelier et sur le lien qu'ils entretiennent avec leur lieu (espace géographique en Caraïbe, insulaire) ?

À Cuba comme en Martinique, l'auteure a sélectionné huit artistes dans leurs ateliers et par là même, choisi de nous faire partager ces moments qui peuvent apparaître similaires ou semblables, mais qui s'avèrent de fait, très différents d'une île à l'autre ou d'un artiste à l'autre, lorsque la création prend forme.

À Cuba, nous suivons Pedro Pablo Oliva, Arturo Montoto, Salvador Gonzales Escalona (dit Salvador), Angel Ramírez, Carlos Guzmán, Manuel Lopez Oliva, Manuel Mendive et Kcho ; en Martinique nous suivons Chantal Charron, Julie Bessard, Christophe Mert, Christian Bertin, Valérie John, Ernest Breleur, Sentier et Henri Tauliaut. « Ateliers précaires » pour certains, « réceptacles d'objets et de matières lourds de symboles [...] véritables métaphores du monde créole ». Cet ouvrage comprend cinq cahiers photographiques qui témoignent des univers prolifiques, protéiformes de chacun de ces artistes : « Ateliers et imaginaires », « Ateliers, histoire, mémoire », « Hétérotopies de l'atelier », « L'atelier témoin du processus » et « Éclatement de l'atelier ».

Si vous avez toujours rêvé de découvrir les secrets de l'atelier, si vous avez rêvé de pénétrer dans les méandres de la création ou encore de partager ces moments uniques où une personne se met à créer ex nihilo un univers qui vous transporte



dans une autre dimension, alors vous trouverez dans les pistes ouvertes par Martine Potoczny de quoi satisfaire votre curiosité et plus encore... Pour d'autres, ce sera la découverte d'une pensée artistique qui se développe, foisonne et rayonne bien au-delà de l'Hexagone et des frontières de l'Europe ; la découverte aussi de lieux en perpétuelle mutation. Les questions suggérées par cette investigation dans le monde de la création insulaire touchent à l'universel. L'auteure a su s'entourer dans sa réflexion de philosophes, d'esthéticiens, critiques d'art ou historiens tels qu'Édouard Glissant, Dominique Berthet, René Louise, Virgilio Piñera, Michel Foucault, Valdès Del Valle Ruffino, Manuel Lopez Oliva et bien d'autres.

Lise Brossard

Philippe Ivernel,

Walter Benjamin. Critique en temps de crise,
Paris, Klincksieck, coll. « Critique de la politique », 2022, 418 pages.

Cet ouvrage consacré à Walter Benjamin (1892-1940) n'est pas une monographie classique sur l'œuvre de Benjamin comme le titre pourrait conduire à le penser. Il se présente comme un ensemble de textes sur le penseur allemand, textes de différentes formes : articles, articles encyclopédiques, textes de conférence, articles de journaux, articles de recherche, recensions, préfaces, textes servant de préambules aux traductions en français des œuvres du penseur berlinois, etc. L'ouvrage n'est pourtant pas un simple recueil. De manière unifiée, l'ensemble témoigne du travail de recherche de Philippe Ivernel (1933-2016) universitaire, germaniste, traducteur de l'allemand, mené sur Benjamin sur plus de cinquante ans.

Le premier texte donne son nom à l'ensemble du recueil : *Walter Benjamin. Critique en temps de crise*. Il s'agit là d'un travail de thèse inachevé, jusqu'ici inédit, et qui retrace de manière très cohérente l'itinéraire intellectuel de Benjamin en lien avec son temps. De manière fortement imagée, Ivernel y affirme même que Benjamin est « mort d'avoir partagé jusqu'à la dernière extrémité le destin de l'Europe » (p. 35), le naufrage de l'Europe donc, auquel il n'a pas survécu. L'auteur y propose les « stations » de son existence et de sa pensée : d'abord 1913-1914, années de jeunesse, dans lesquelles le penseur plaide pour « l'autonomie d'une université rendue à ses fins dernières » (p. 40). Il y a ensuite la rupture avec l'université (1925), à une époque où Benjamin

